

Mais pas plus que son divin Maître, il n'est à l'abri des besoins de la vie ni des vicissitudes humaines. Le Christ eut faim, *esurit*, et le Pape-Roi peut être aussi dans le besoin.

Et d'où lui viendra l'assistance? Le Christ n'attend cette assistance ni des scribes, ni des pharisiens, ni des princes des prêtres, ni de Pilate, gouverneur de la Ville sainte, ni d'Hérode même visitant Jérusalem. Il vit un figuier près du chemin, il s'en approcha pour y cueillir des figues et n'y trouva que des feuilles.

Ce figuier, par rapport au Vicaire du Christ, semble être un symbole, hélas! trop accompli des nations modernes. En vain le Pape-Roi semble se rapprocher d'elles et leur demander dans sa détresse une assistance réelle: Il n'y trouve rien de solide, rien sinon des feuilles, c'est-à-dire des apparences, de belles promesses qui de loin séduisent et qui de près n'offrent rien de réel: des compliments, des démonstrations brillantes, l'étalage d'une courtoisie trompeuse, et puis la stérilité, l'abandon, l'impuissance ou le mauvais vouloir. Puisse la malédiction de celui dont la mission est de tenir la Ville et le monde, ne pas tomber au jour de l'abandon sur ces figuiers aux belles et trompeuses apparences! car cette malédiction est redoutable: elle dessèche, elle découronne et frappe d'une éternelle stérilité.

Cependant le Pape-Roi est dans le besoin, depuis que ses Etats lui ont été enlevés en partie d'abord, totalement ensuite, depuis que sa capitale a été envahie et qu'il a été relégué captif pour la justice et la vérité, dans la royale prison du Vatican, il est dans le besoin; *esurit*: il a été privé des ressources régulièrement acquises et de cette dotation séculaire qu'on nomme le patrimoine de Saint-Pierre. Dans sa détresse, il n'avait qu'un mot à dire pour changer les pierres en pain et trouver l'abondance dans les trois millions à lui garantis par la sacrilège loi des garanties, mais il ne l'a pas fait.

Il n'attend pas non plus les fruits du figuier de Rome capitale de l'Italie: ce figuier n'a que des feuilles trompeuses et ne mérite que l'anathème. Mais il est un autre figuier qui ombrage de ses branches chargées de fruits la Ville Eternelle et le monde: c'est l'arbre du Denier de Saint-Pierre. Chaque fois que le Pape-Roi a été dans le besoin, il n'a pas tendu sa main vers cet arbre sans y trouver du fruit en toutes saisons pour fournir à la subsistance du Vicaire de Jésus-Christ abandonné des gouvernements. Aussi bien cet arbre a toujours reçu les bénédictions du Pape-Roi; il les méritera encore et ne cessera d'en être comblé.

Et nous catholiques, enfants spirituels du Père spolié, nous ne pouvons nous lasser de cultiver et d'entretenir cet arbre de vie du Denier de Saint Pierre, cet arbre qui doit fournir la nourriture au Père de la grande famille catholique. Soyons encore, soyons toujours à l'œuvre! Ne nous laissons pas éblouir ni tromper par les Hosanna de l'année jubilaire. Ces démonstrations certes sont chères à nos cœurs catholiques; mais pour grandioses et brillantes qu'elles aient été, elles n'ont pas changé la situation du Pape-Roi. En effet, l'année jubilaire s'achève, et Léon XIII se voit déseulé et captif au Vatican. Ses congratulatio-

fait tomber les portes de sa prison, ni chassé l'usurpateur de la Ville Sainte. Après l'année du triomphe la situation s'annonce plus critique et plus mauvaise que jamais. Les géoliers semblent continuer leur rôle avec plus d'arrogance, les liens du captif semblent être renforcés; aux derniers échos jubilaires ont succédé de sourds grondements de menace venus de l'aquilon. Le Vicaire du Christ n'est plus à Béthanie, c'est-à-dire à la maison de paix et d'abondance; le figuier de la Révolution ne donne que des feuilles et est stérile près de la Cité. L'arbre du Denier de Saint-Pierre doit donc continuer à porter des fruits pour nourrir le prisonnier du Vatican.—*Annales catholiques.*

Cinquantième anniversaire de prise d'habit de Sœur St-Joseph, dernière survivante des quatre Sœurs de la Charité, qui sont parties les premières de Montréal, pour les missions du Nord-Ouest.—Il y a quelques mois, à St-Boniface, Manitoba, une sœur Grise célébrait ses noces d'or, c'est-à-dire le cinquantième anniversaire de sa prise d'habit. Il n'y a rien de très extraordinaire dans le fait qu'une religieuse dépasse son demi-siècle de profession. Mais dans le cas actuel, il s'agissait de la dernière survivante des quatre religieuses qui sont parties de Montréal, les premières, pour les missions du Nord-Ouest.

Ces missions, les "missions de la rivière Rouge," comme on le disait alors, étaient les plus reculées et les plus sauvages de toute l'Amérique, et ce fut un événement quand eut lieu ce premier départ, le départ des quatre fondatrices de la mission St-Boniface. Elles s'embarquèrent, non pas à la gare du Pacifique, on au quai de Montréal, comme cela se fait de nos jours, pour se rendre à destination en chemin de fer par le nord du lac Supérieur, ou en bateau à vapeur par les grands lacs, mais à Lachine, en canot d'écorce, pour remonter au moyen de ce mode primitif de transport, la rivière Ottawa jusqu'à sa source; de là faire portage, sur la hauteur des terres, jusqu'aux plus proches affluents du lac Supérieur; puis franchir toujours en canot ce lac immense, remonter ses affluents de l'extrémité sud-ouest; atteindre une nouvelle hauteur de terres, et arriver enfin, de lac en lac, de rivière en rivière, et de portage en portage aux postes de la rivière Rouge, par une des routes les plus pénibles et les plus longues du monde.

Elles étaient au nombre de quatre, ces héroïnes de courage, de sacrifice et de dévouement, qui accomplirent ce tour de force chrétienne il y a quarante-quatre ans, à l'admiration de leurs coreligionnaires et de leurs compatriotes. Trois sont mortes, et c'est la dernière, sœur Saint-Joseph qui vient de renouveler ses vœux après cinquante ans de profession religieuse, dont quarante-quatre passés au Manitoba.

C'a été l'occasion d'une brillante démonstration, et dont la partie la plus brillante, la plus remarquable, fut un magnifique discours de circonstance prononcé par Mgr l'archevêque Taché.

Il appartenait à l'illustre prélat, doyen lui-même des missionnaires du Nord-Ouest et l'un des derniers survivants des héroïques religieux dont l'histoire de cette époque a enregistré les hauts faits apostoliques, lui qui laissa alors famille, affections, foyer, patrie, pour aller en consacrer à ces œuvres lointaines dignes des vertus d'un François Xavier, il appartenait à Mgr Taché de retracer la vie, de faire l'éloge de la doyenne des saintes religieuses qui ont si merveilleusement secondé les missionnaires là-bas et dont il a été, mieux que personne, en position d'apprécier les incomparables services. C'est ce que Sa Grandeur a fait, et ce qui vaut à l'histoire de nos missions une nouvelle page de haute éloquence à ajouter à toutes celles que nous devons déjà à l'éminent archevêque.

Monsieur a pris occasion de ce cinquantième pour retracer les principaux événements qui ont marqué ce demi-siècle pour les vaillantes saintes filles de madame d'Youville. Il n'y a qu'une lacune à son exposé si touchant, si rempli de pieux enseignements; le vénéré archevêque a négligé de rappeler ce que les Sœurs lui doivent à lui-même, la part qui revient dans leur œuvre à leur éminent protecteur et directeur, au chef illustre de l'Eglise du Nord-Ouest.

Mgr Taché, en effet, est arrivé là-bas presque en même temps que la sœur Saint-Joseph, et l'on sait ce qu'il a accompli d'actions d'éclat, comme ce qu'il a enduré de souffrances, de fatigues, dans l'intérêt de la religion, et aussi de la nationalité, durant cet espace de temps; on sait ce dont lui sont rede-